

Peut-on empêcher la mémoire de mourir ?

CHRISTINE CHEYROU, *Les Ursulines de Québec. Espaces et mémoires*, Montréal, Fides, 2015, 212 pages

Lucia Ferretti

Volume 10, numéro 1, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79425ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferretti, L. (2015). Compte rendu de [Peut-on empêcher la mémoire de mourir ? / CHRISTINE CHEYROU, *Les Ursulines de Québec. Espaces et mémoires*, Montréal, Fides, 2015, 212 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(1), 15–16.

PEUT-ON EMPÊCHER LA MÉMOIRE DE MOURIR?

Lucia Ferretti

Chef du pupitre, histoire et culture

CHRISTINE CHEYROU

LES URSULINES DE QUÉBEC. ESPACES ET MÉMOIRES

Montréal, Fides, 2015, 212 pages

Voici un livre remarquable, serein malgré le sentiment d'urgence qui l'a fait naître et le tenaille tout du long; un livre aussi qui, en dépit de tout ce qui motive et qu'espèrent son auteure et ses collaborateurs, fait à mon avis la preuve que la mémoire est intransmissible à l'extérieur de l'organisme, individuel ou collectif, qui l'entretient et qu'elle fait vivre. La mémoire est un peu comme la respiration: de même qu'on ne peut respirer à la place de quelqu'un d'autre, on ne peut se rappeler à sa place. Lorsque la vie de la personne, de l'institution ou du groupe s'achève, et cela peut prendre des générations, leur mémoire part avec eux. En passant «à l'extérieur», la mémoire ne se transmet pas, elle prend plutôt la forme d'une multitude de petits savoirs que se donnent la peine d'acquiescer ceux qui y sont intéressés. Si j'ai pu en arriver à cette conclusion contraire à l'intention du livre, c'est que celui-ci est d'une qualité absolument exceptionnelle: j'ai lu bien des ouvrages et des articles savants sur la mémoire écrits par Pierre Nora et par tous ceux qui ont fait carrière sur cet objet, aucun n'arrive à la cheville de celui-ci tant il provoque à la réflexion exigeante.

Il faut dire qu'au Québec, rarissimes sont les terrains ayant autant de potentiel pour déployer une entreprise savante de conservation de la mémoire. Les Ursulines sont à Québec (et au même endroit dans la ville) depuis les tout débuts de la colonie. Il s'agit d'une congrégation religieuse, c'est-à-dire d'un type d'institution qui se définit plus que tout autre par ses origines, toujours vénérées, et par sa volonté organisée de fidélité à son charisme de fondation. De plus, les Ursulines sont une communauté ayant été cloîtrée jusqu'à Vatican II, ce qui favorise au suprême la création d'une personnalité collective. Devant les ursulines, des femmes bien concrètes, on est donc comme devant un seul individu. Un individu-institution qui aurait une mémoire de plusieurs siècles. Et une institution dont la mémoire constitue une partie si essentielle de l'identité qu'elle l'a cultivée et entourée de mille soins depuis son premier jour. C'est ce que ce livre montre de manière très forte, parce qu'il démonte les mécanismes par lesquels la mémoire institutionnelle est créée, quelles formes elle prend et comment elle se transmet à l'interne.

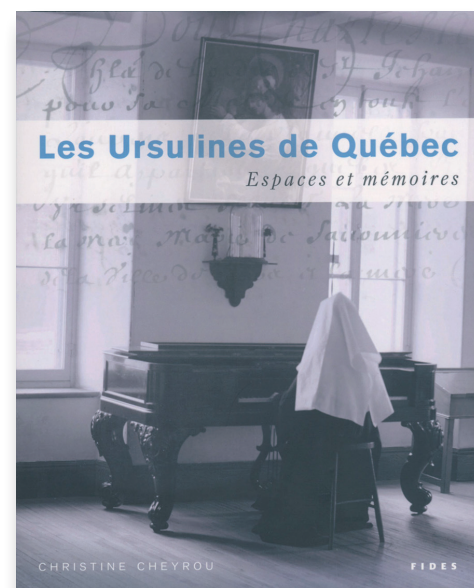
Par ailleurs, tout ce qui compte d'experts les plus chevronnés a été mis à contribution dans ce livre. Non seulement les ursulines elles-mêmes, pour qui l'entreprise est un «devoir de mémoire» (p.3). Non seulement l'auteure, directrice-conservatrice du musée des Ursulines, l'historien Julien Mercure-Gauvin et le photographe Luc-Antoine Couturier. Non seulement les équipes du musée et des archives. Mais encore celles du Service de la culture et du Service de l'aménagement du territoire de la Ville de Québec, et celles de la Direction de la Capitale-Nationale du ministère de la Culture et des Communications. Enfin, plusieurs personnes et organismes ont aussi été consultés, notamment, mais non exclusivement les historiens et spécialistes du patrimoine Jean Simard et Patrice Groulx.

Les Ursulines sont en quelque sorte le symbole de notre histoire et, en dépit de leur clôture, le signe que le Québec est né de l'ouverture au monde et de la rencontre de deux mondes.

J'insiste sur cette énumération pour montrer à quel point il ne fait aucun doute pour tous ces experts que la mémoire des Ursulines de Québec est un patrimoine national. Comme celles-ci n'ont pas de relève, il appartiendrait donc à l'ensemble des Québécois, désormais, de connaître et d'entretenir leur mémoire; tous ces spécialistes ont véritablement donné le meilleur d'eux-mêmes précisément pour nous la faire connaître et nous la transmettre. C'est du moins le projet de ce livre.

Sait-on que les Plaines d'Abraham ont déjà appartenu aux Ursulines? Que leur monastère, l'un des ensembles architecturaux les mieux conservés de la ville et certainement de l'Amérique du Nord tout entier, a contribué à faire inscrire le site patrimonial du Vieux-Québec sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO? Les Ursulines, elles sont en quelque sorte le symbole de notre histoire et, en dépit de leur clôture, le signe que le Québec est né de l'ouverture au monde et de la rencontre de deux mondes.

Le livre est construit sur quatre piliers. Il offre une analyse de ce qu'est la mémoire d'une institution, comment elle se constitue et se transmet à l'interne au fil des siècles; il nous met en contact direct avec des ursu-



lines, grâce à des extraits d'entrevue; des encarts offrent des compléments à l'analyse et font voir la documentation archivistique; de magnifiques photos contemporaines, des tableaux ainsi que des photos et illustrations tirées des archives soutiennent les lecteurs dans leur travail d'appropriation de ce monde longtemps tenu secret et désormais bien souvent carrément inconnu.

Le catholicisme est fondé tout entier sur un mémorial, celui de l'eucharistie, qui actualise sans fin depuis deux mille ans l'événement que fut et qu'est chaque jour la dernière Cène. La mémoire est un présent, un aujourd'hui. Une grande partie de l'identité des congrégations religieuses catholiques est fondée sur la mémoire consciemment et réglementairement entretenue de leurs origines. Si toute institution qui veut durer ne peut se définir uniquement par sa mission, qui la projette dans l'avenir, mais doit aussi s'enraciner dans le passé en se constituant une mémoire, c'est particulièrement le cas pour les congrégations religieuses, dont la mémoire prend la forme d'un passé sans cesse revécu dans le présent.

Dans la première partie de l'ouvrage, Christine Cheyrou fait voir le rôle que les *Annales*, les tableaux historiques, les archives, les bâtiments, les événements créés un jour dans le but explicite d'en faire le cœur de fêtes commémoratives à venir, comment tout cela constitue la mémoire institutionnelle. La mémoire est un patrimoine qui doit être bâti, cultivé et pratiqué dans le présent au même titre que les objets ou les édifices, qui cessent de vivre dès qu'on n'en fait plus usage. Pour créer la mémoire et en faire un éternel présent, il y a la Règle, les constitutions, le costume, l'œuvre d'enseignement, tout un ensemble de cadres normalisés à l'extrême qui façonnent cet être collectif pluricentenaire qu'est la congrégation. S'y ajoutent les lieux, la prison volontaire qu'est le monastère, où la circulation est réglée selon le principe de la clôture, majeure ou mineure, et de l'espace public que sont les parloirs et les

VOIR URSULINES

suite à la page 16

URSULINES...

suite de la page 15

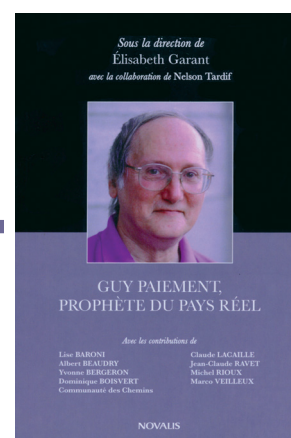
halls. Le livre montre et explique tout cela avec beaucoup de pédagogie, de fluidité.

La deuxième partie traite des formes de la mémoire : incarnée dans des lieux ou des objets, écrite, transmise oralement, enseignée. L'enjeu est toujours de conserver. Tout conserver. Du plus grandiose au plus humble. Des ornements de la chapelle jusqu'aux points de repères laissés par les charpentiers sur les poutres des greniers. Lorsqu'en 1858, la foudre tue définitivement ce qui restait du vieux frêne sous lequel Marie de l'Incarnation enseigna aux petites Indiennes, des morceaux de l'arbre sont incrustés dans son tombeau ainsi que dans des prie-Dieu. Il en va de même de la mémoire écrite : au moment du premier incendie de 1650, Marie de l'Incarnation risque tout pour sauver les titres de propriété et les autres « papiers d'affaires ». Un chapitre intéressant concerne la mémoire orale et à quel point celle-ci se fonde sur l'écrit. Comment transmettre oralement quand la Règle impose presque constamment le silence, grand ou simple ? Un système de communication

gestuelle, les cloches et divers instruments (sonnettes et crécelles entre autres) sont autant de moyens de suppléer le silence.

Enfin, dans la dernière partie, se pose la question de la transmission. La mémoire ursuline a été enseignée aux novices et aux élèves de génération en génération ; les deux chapitres de cette section indiquent comment. D'autres moyens s'imposent maintenant que le fil est à la veille de se rompre et qu'un public extérieur à la communauté des moniales et à leurs élèves est invité à s'approprier la mémoire ursuline. Ce livre est un de ces moyens. Il fourmille de mille informations intéressantes ; il nous plonge dans la vie des Ursulines. Il ne nous donne pas leurs souvenirs, leur vie, leur mémoire. Il nous donne des savoirs ; il consigne, il éclaire, il émeut.

Il ne manque qu'une chose à ce livre : il n'a pas cherché à transmettre la mémoire du sens de la vie religieuse et en particulier d'une vie religieuse cloîtrée. On a ici la mémoire d'une institution, mais pas celle de sa raison d'être : faire mémoire du Christ. ♦



ÉLISABETH GARANT (DIR.)

GUY PAIEMENT, PROPHÈTE DU PAYS RÉEL

Montréal, Novalis, 2015, 336 pages

À l'occasion du cinquième anniversaire du décès de Guy Paiement, et pour souligner la pertinence de sa pensée aujourd'hui, le Centre justice et foi, dont ce jésuite fut un précieux collaborateur, a publié un recueil de quelques-uns de ses textes enrichi des réflexions de personnes qui l'ont connu. Préparé sous la direction d'Élisabeth Garant, directrice du centre, le livre porte bien son nom. Un prophète, dans la perspective biblique, est une personne inspirée pour interpeller ses contemporains à changer leur façon de voir les choses et d'agir. La théologie de la libération dira d'un prophète qu'il *dénonce* les situations qui déshumanisent, *annonce* qu'un nouveau monde est possible et *appelle à changer* nos comportements personnels et collectifs pour faire advenir un monde plus humain. En ce sens, Guy Paiement est réellement un prophète inspiré qui nous offre des repères pour analyser et transformer la société aujourd'hui.

Le livre comporte deux parties, l'une ciblant les thématiques de foi, spiritualité et théologie et la seconde, celles de l'analyse, de la justice et de l'engagement social. Mais à la lecture, on réalise combien ces différentes perspectives sont unifiées chez Paiement dans l'inspiration qui les porte et l'engagement que celle-ci suscite. Les dix auteurs qui contribuent par des textes d'appoint à actualiser l'héritage de Paiement montrent que «garder ouvert l'horizon du possible» (p. 312) concourt à changer les choses et à donner un visage concret à l'utopie. Et voilà peut-être la plus grande richesse de ce livre : des intellectuels qui agissent et des militants qui réfléchissent.

Dès l'aube des années 1970, notre prophète voit loin, de l'essoufflement de l'Église à la mondialisation et à l'usurpation du statut de citoyen par celui de bénéficiaire et de consommateur. Toutefois, cette lucidité, fruit d'une analyse sociale et politique rigoureuse, ne le conduit pas au découragement mais alimente au contraire un engagement créatif et, comme il aimait dire, une «espérance têtue». Car pour lui, «la main suit toujours l'œil». Changer les façons de voir modifie les manières d'agir. Et ce regard, chez lui, se déplace résolument, à la manière d'un certain Jésus de Nazareth, vers la perspective des oubliés, des personnes que la société assigne à un rôle de subalternes et dépossède d'avoir, de savoir et de pouvoir. D'où l'insistance et l'engagement du jésuite à œuvrer pour la justice et le respect des droits humains, à redonner aux personnes leur dignité et leur statut de sujets au sein de la communauté ecclésiale et de la cité. Il est de la race des hommes debout qui aide les autres à se relever (Lire son homélie en hommage à Pierre Falardeau lors des funérailles de celui-ci, p. 119-121).

Le texte signé par Marco Veilleux apporte une mise en contexte intéressante. Paiement appartient à la même génération jésuite que le pape François. Comme lui, il est issu de la 32^e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus qui actualise la mission des jésuites de façon

radicale : «le service de la foi dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue» (p. 316). Cette exigence de justice se traduira pour lui en option préférentielle pour les pauvres. «Comment ils font, les pauvres, pour arriver?», demande le protagoniste du film québécois *Le mirage*. Attentif au pays réel, le jésuite ne se contente pas de constater. Il analyse avec les personnes concernées les causes systémiques qui produisent la pauvreté et cherche avec elles comment donner des mains à leur rêve de dignité. Quand un problème résiste à toutes les tentatives de solution, Paiement remet en doute ses données premières. «L'imagination est alors plus importante que la connaissance déjà acquise», dira-t-il à l'instar d'Einstein. Paiement dénonce un «Québec cassé en deux» : périphéries et centres. Les habitants des unes, dépossédés des services de l'État car trop peu nombreux, sont forcés de migrer vers les autres, mieux servis grâce à la force du nombre. Ceux qui restent dans les régions dévitalisées s'appauvrissent davantage et sont exclus des décisions qui pourtant les concernent. Leur échappent le droit de cité ainsi que le statut de citoyen capable de prendre en main son destin en solidarité avec ses semblables et de changer les choses.

Baroni et Bergeron montrent la nécessité, pour vivre cette citoyenneté réelle, de refuser ce système qui fabrique des exclus, de se réapproprier le champ social et politique et de sortir du capitalisme, anti-communautaire par essence. Il faudra bâtir des solidarités car «l'espérance ne se vit jamais seul», dit Paiement.

Dans le chapitre qu'il consacre au rêve de «pays» qui habitait le jésuite, Dominique Boisvert collige quelques expressions qui illustrent bien sa vision et ses attitudes dans la quête d'un autre monde et d'une Église autre : «Faire confiance aux personnes – Ouvrir un champ à l'imagination – Laisser l'avenir (plutôt que le passé) influencer notre présent – Croire que nous pouvons orienter autrement notre évolution personnelle et collective». Paiement est loin d'être naïf ou aveugle. Son analyse est d'une grande acuité. Mais comme un prophète, un souffle créateur l'habite qui vient de l'Esprit. Sa spiritualité, comme il l'écrit, se traduit par avoir du souffle, être inspiré et inspirer à son tour. Il multiplie les lieux de dialogue et de réseautage, cherchant avec d'autres à voir les «petites pousses» qui font naître ici et là un monde nouveau qu'en langage chrétien on nomme le Royaume.

Une spiritualité du souffle ? Quel trésor pour une société essoufflée comme la nôtre et une Église asphyxiée !

Thérèse Bouchard
Retraitée du CECI